

— Elle a été faite par la corne d'un buffle qui dévastait le grand marché, et qu'il parvint à arrêter au péril de ses jours.

— Et ces deux doigts qui manquent à sa main gauche ?

— Il se les coupa lui-même quand il fut mordu par un chien enragé dont plusieurs personnes avaient été victimes... Tenez, il va sortir, voyez.

M. Rouvière se leva et salua. Toute l'assemblée, debout, lui adressa les paroles les plus affectueuses, chacun l'invitait pour les jours suivans, et pas un ne voulut le laisser sortir sans lui avoir serré la main. Le boulanger Rouvière est l'homme le plus brave que j'aie vu de ma vie.

Le lendemain de cette conversation et de cette soirée, je retrouvai M. Rouvière chez le consul français, où il était reçu, lui, boulanger, sans fortune, avec la plus haute distinction ; je lui demandai de nouveaux détails sur vie aventureuse.

— Plus tard, me répondit-il ; je ne vous ai raconté encore que des bagatelles, que j'appelle mes distractions : mes luttes avec les élémens ont été autrement horribles que celles que j'ai eu à soutenir avec les bêtes féroces de ces contrées. Je ne demande pas mieux que de revenir sur le passé, afin d'y puiser des forces pour le présent et des consolations pour l'avenir. Je vous dirai des choses fort curieuses, je vous jure.

— Est-il vrai, interrompis-je, que vous craigniez plus, dans vos habitations intérieures, la présence d'un tigre que celle d'un lion ?

— Quelle erreur ! Un lion est beaucoup plus à redouter que trois tigres. Tout le monde ici va, sans de grands préparatifs, à la poursuite du tigre ; la chasse au lion est autrement imposante, et, morbleu ! vous en aurez le spectacle, puisque vous êtes curieux. Il y a là du drame en action, du drame avec du sang ; quand on vient de loin, il faut avoir à raconter du nouveau au retour ; assistez donc à une chasse au roi des animaux.

Les préparatifs ne sont pas chose futile. Le chef de l'expédition doit choisir d'abord des esclaves intrépides et dévoués ; puis il s'occupe de trouver des buffles robustes, et un chariot avec des meurtrières, d'où l'on est forcé parfois de faire feu, si, au lieu d'un ennemi à combattre, on se trouve par malheur en présence de plusieurs.

M. Rouvière avait la main heureuse ; il se chargea de tout, et un matin, avant le jour, la caravane, composée de quatorze Européens et colons, et de dix-sept Cafres et Hottentots, se mit en marche par des chemins presque effacés. Mais le Cafre conducteur était renommé parmi les plus adroits de la colonie ; aussi étions-nous tranquilles et gais.

A midi nous arrivâmes, sans incident digne de remarque, dans l'habitation de M. Clark, où nous fûmes parfaitement reçus. Nous repartîmes à trois heures, et nous voilà, foulant des bruyères épaisses, dans un pays tout-à-fait sauvage. La rivière des Eléphants était à notre gauche, et de temps à autre nous la côtoyions en chassant devant nous les hippopotames qui la peuplent. Le soir, nous arrivâmes à une plantation appartenant à M. Andrew, qui fêta M. Rouvière comme on fête son meilleur ami, et qui nous dit que depuis plusieurs semaines il n'avait entendu parler ni de tigres, ni de rhinocéros, ni de lion.

— Nous irons donc plus loin, répondit notre chef, car il faut une victime, ne fût-ce qu'un lion doux comme un agneau.

Notre halte fut courte, et les buffles reprirent bientôt leur allure rapide et bruyante. Bientôt le terrain changea d'aspect et devint sablonneux ; la chaleur était accablante, et nous passions des heures entières allongés sur nos matelas.

— Dormez, dormez, nous disait M. Rouvière, je vous réveillerai quand il faudra, et vous n'aurez plus sommeil alors.

Nous campâmes cette nuit près d'une large mare d'eau stagnante, attendant tranquillement le retour du jour. Le matin nous eûmes une alerte qui nous tint tous en réveil ; mais M. Rouvière jeta un coup d'œil scrutateur sur les buffles immobiles, et nous rassura.

— Il n'y a là ni tigre, ni lion, nous dit-il ; les buffles le savent bien ; le bruit que vous venez d'entendre est celui de quelque éboulement, de quelque chute d'arbre dans la forêt voisine, ou d'un météore qui vient d'éclater. En route !...

Le troisième jour, nous étions à table chez M. Anderson, quand un esclave hottentot accourut pour nous prévenir qu'il avait entendu le rugissement du lion.

— Qu'il soit le bienvenu, dit M. Rouvière en souriant. Aux armes, mes amis, qu'on attelle, et que mes ordres soient exécutés de point en point.

D'autres esclaves effrayés vinrent confirmer le dire du premier, et malgré les prières de M. Anderson, qui refusa de nous accompagner, nous nous mîmes en marche vers un bois où M. Rouvière pensait que se reposait la bête féroce. Plusieurs esclaves du planteur s'étaient volontairement joints à notre petit caravane, et, connaissant les environs, ils furent chargés de tourner le bois et de pousser, si cela était possible, l'ennemi en plaine ouverte. Nous fîmes halte dans une clairière bordée par le bois d'un côté, et de l'autre par les inégalités du sol, de sorte que nous étions enfermés comme dans un cirque.

— Il est entendu, mes amis, que seul je commande, que seul je dois être obéi ; sans cela, pas un de nous, peut-être, ne reverra le Cap, nous dit M. Rouvière en se pinçant de temps à autre les lèvres, et en relevant sa chevelure. L'ennemi n'est pas loin. Là seront les buffles et le chariot ; ici, vous vous tiendrez sur un seul rang ; derrière vous les Hottentots auront les fusils de recharge, et les munitions pour charger les armes. Moi, je serai à votre

front, à deux pas en avant de vous tous. Mais, au nom du ciel, ne venez pas à mon secours, si vous me voyez en péril ; restez unis, coude à coude, ou vous êtes morts.... Silence !... J'ai entendu !... Et puis, voyez maintenant nos pauvres buffles.

En effet, un cri lointain venait de retentir. Les animaux conducteurs s'étaient, pour ainsi dire, blottis les uns dans les antrès, la tête tournée vers un centre commun, afin de ne pas voir le danger qui venait les chercher.

— Ah ! ah ! fit Rouvière en se frottant les mains, le visiteur se hâte, il faut le fêter en bon voisin...

Un second cri plus rapproché se fit bientôt entendre :

— Diable ! diable ! poursuivit notre intrépide chef, il va vite, il est fort, et sera bientôt là... Je vous l'ai dit : salut !

M. Rouvière était admirable de sagacité et d'énergie. Le lion venait de déboucher du bois et, à notre aspect, il s'arrêta ; puis, il s'approcha à pas lents, sembla réfléchir et se coucha.

— Il sait son métier, poursuivit le brave boulanger, il a combattu plus d'une fois : allons à lui pour le forcer à se tenir debout ; mais suivez-moi et coude à coude.

Le lion se leva et fit aussi quelques pas pour venir à notre rencontre.

— Visez bien, camarades, nous dit Rouvière un genou à terre ; visez bien, et au commandement de trois, feu !... Attention... une, deux, trois !

Nous suivîmes ponctuellement les ordres de notre chef. Une décharge générale eut lieu, et nous saisîmes aussitôt les armes de recharge que nous présentâmes nos esclaves. Le lion avait fait un bond terrible presque sur place, et des flocons de poils avaient volé en l'air.

— Comme c'est dur à tuer ! nous dit Rouvière ; voyez, il ne tombera pas, le gredin !

— Mais la bête féroce poussait des rugissemens brefs et entrecoupés de longs soupirs, sa queue battait ses flancs avec une violence extrême, sa langue rouge passait et repassait sur les longues soies de sa face ridée, et deux prunelles fauves et ardentes roulaient dans leur orbite. Pas un de nous ne soufflait mot, mais pas un de nous ne perdait de vue le redoutable ennemi qui en avait vingt-cinq à combattre.

— N'est ce pas, disait tout bas M. Rouvière, en tournant rapidement la tête vers nous, comme pour juger de notre émotion ; n'est-ce pas que le cœur bat vite ? Du courage, nous en viendrons à bout.

Mais le sang du lion coulait en abondance, et rougissait la terre autour de lui.

— Allons ! allons ! continua tout bas l'intrépide chef ; une nouvelle décharge générale ; et, s'il se peut, que tous les coups portent à la tête ou près de la tête.

Nous allions faire feu, quand le fusil d'un des tireurs tomba ; celui-ci se baissa pour le ramasser et laissa voir, derrière lui, la poitrine nue d'un Hottentot. A cet aspect, le redoutable lion se redressa comme frappé de vertige, ses naseaux s'ouvrent et se referment avec rapidité, il s'allonge, se replie sur lui-même, tourne sa monstrueuse tête à droite, à gauche, pour chercher à voir encore la proie qu'il veut, qu'il lui faut, qu'il aura.

— Il y a là un homme perdu, murmura Rouvière.

— Moi, mort, dit le Hottentot.

En effet, le lion prend sa course, et secoue son épaisse crinière ; il se précipite comme un trait, passe sur Rouvière accroupi, renverse sept ou huit chasseurs, s'empare du Hottentot, l'enlève, le porte à dix pas de là, le tient sous sa puissante griffe, et semble pourtant délibérer encore s'il lui fera grâce ou s'il le broiera.

Nous avions fait volte-face.

— Êtes-vous prêts ? dit Rouvière, qui avait repris son poste en avant du peloton.

— Oui.

— Feu, mes amis !...

Le lion tomba et se releva presque au même instant. Il passait et repassait sur le Hottentot, comme fait un chat jouant avec une souris. Rouvière s'approcha seul alors, et dit au malheureux esclave : Ne bouge pas.

Et, presque à bout pourtant, il déchargea sur la tête du lion ses deux pistolets à la fois. Celui-ci poussa un horrible rugissement, ouvrit sa gueule ensanglantée, et fit craquer sous ses dents la poitrine du Hottentot. Quelques minutes après, deux cadavres gisaient là, l'un sur l'autre.

— Vous ne me semblez pas très-rassurés, nous dit Rouvière d'un ton dégagé, et je le comprends. Ce n'est pas chose aisée que de venir à bout de poreils adversaires. Nous sommes bien heureux de n'avoir à regretter qu'un seul homme !

Il en est de ces luttes avec un lion comme des luttes avec la tempête ; on serait au désespoir de n'en avoir pas été témoin une fois, mais on réfléchit longtemps avant de s'y exposer de nouveau.

Notre retour au Cap s'effectua sans nouvel accident, et M. Rouvière était le lendemain avant le jour sur le radeau, se demandant où il irait se poster. Il n'avait pas dormi la nuit, car son baromètre lui annonçait une tempête. Cependant, il n'y eut point de désastre à déplorer, la bourrasque passa vite, et le noble Rouvière put se reposer la nuit suivante.

Nous partons dans quelques jours ; utilisons-les. Il y a une bibliothèque au Cap, et si l'on y trouve peu de livres, la faute en est aux rats qui les dévorent. Le bibliothécaire était, n'avait-on dit, un homme d'un grand poids ; en effet, il pèse au moins trois quintaux.